

la maison natale

KANOKPHONG SONGSOMPHAN

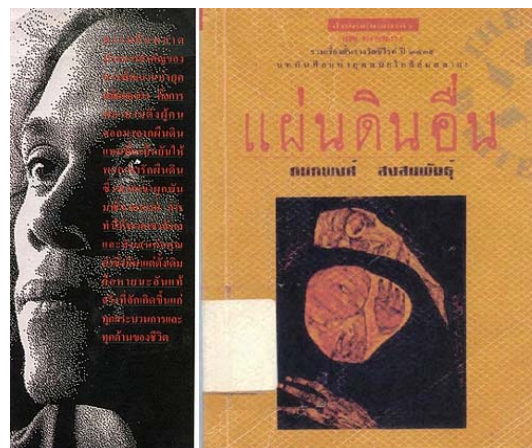
TRADUIT DU THAI PAR MARCEL BARANG

© KANOKPHONG SONGSOMPHAN
ESTATE

© MARCEL BARANG pour la
traduction

Titre original : *Bane Keut, in Pindine*
Eune (Terre étrangère), 1996

Edition internet 2009 | Tous droits de
reproduction réservés



Pourquoi est-ce que je ne me souviendrais pas de toi, Priya, alors que tu es le souvenir que j'essaie d'oublier le plus de tous les souvenirs que j'ai de la maison natale ? Priya, as-tu jamais entendu dire que la vie qui passe est un cauchemar ? Je sais que c'est la vérité qui la rend nocive. Le passé nous détruit, maman ne cesse de me dire : il faut oublier hier pour qu'il fasse beau demain. Mais qui a jamais pensé de la sorte ? Même maman...

Tu dois te demander, Priya, ce dont je me souviens exactement de la maison natale. Je me souviens toujours du torrent derrière la maison, le long torrent qui descendait en slalomant de la chaîne de montagne, ce torrent qui faisait que j'ai dû me lever tous les matins avant l'aube durant toute mon enfance. Quand le débit était normal, il faisait que la main de mon grand frère me secouait pour qu'on aille relever la seine dans la froidure. Et quand l'eau montait, elle me poussait à me lever du lit dans l'obscurité du

petit matin pour aller regarder le courant furieux à ras de berge. Alors, l'eau devenait d'un blanc trouble. Papa disait que c'était parce qu'elle charriait de la terre d'en haut. Je ne comprenais pas bien : la montagne qu'on voyait surgir pour occuper tout le ciel au couchant était noire. Papa riait puis disait que j'étais bête. Je n'étais pas bête du tout, Priya. Je savais bien que quand l'eau montait à la hauteur du bouquet de bambous derrière la maison, elle commençait déjà à inonder la berge de l'école, et c'est pour le coup que je me hâtais de rentrer et de me débarbouiller et m'habiller en catimini pour me précipiter à l'école. Il arrivait parfois que maman me surprenne en train d'enfiler mon uniforme. Elle me disait qu'aujourd'hui l'école était fermée. Je prenais l'air de rien et renfilais mes habits ordinaires mais, dès que je me retrouvais à l'abri des regards, je me jetais dehors en me moquant bien qu'il pleuve à verse ou pas.

Je ne savais pas pourquoi il pleuvait toujours la nuit, de même que je ne savais pas pourquoi l'eau se mettait toujours à déborder le matin. Je savais seulement que l'inondation commençait toujours par l'école. Ces matins-là, on était une vingtaine de gosses comme moi – pas mon frère, ni toi, mais mes copains – debout sur la rive derrière l'école, criant en cadence au gré du balancement des bambous dans le courant en attendant que papa nous chasse vers la plateforme de l'école, dont l'eau fouaillait alors les piliers. La cour devant l'école était devenue mer. Papa faisait jouer la clé dans la porte, entrait et allait

inspecter les salles de classe une à une, nous laissant tout excités avec l'eau qui montait l'escalier marche après marche. Tu sais quoi, Priya ? Pour finir, papa faisait l'aller-retour entre la route et l'école ; on s'accrochait à son cou et il nous portait sur son dos l'un après l'autre. J'étais toujours le dernier. Même alors, papa ne voulait rien dire, et je n'osais pas remuer un arpion. L'eau mangeait papa jusqu'au ventre. Il finissait par me déposer sur la route et nous disait de rentrer chez nous. On restait debout sous la pluie, attendant que l'eau noie la route. C'est alors que papa m'entraînait pour que maman m'administre le fouet à la maison.

À la maison ? Faut-il vraiment que je parle ainsi, Priya ? Je n'avais rien fait de mal, moi. Personne ne savait qu'il allait y avoir une inondation. Aucun instituteur ne m'avait ordonné de ne pas aller en classe. Maman seulement... Mais ce n'était pas d'elle que je dépendais à l'école. Est-ce que tu comprends, Priya ? J'avais seulement contrevenu à son ordre. Alors, elle me fouettait. Chaque fois que je pense à toi, c'est là que mes souvenirs commencent. Il n'y avait que toi pour me consoler, pour essuyer mes larmes et me tapoter les fesses pour que je m'endorme.

Il faut que je te dise une vérité, Priya : il n'y avait que papa qui était un vrai instituteur. Il avait fini le secondaire et postulé pour être enseignant. Par la suite il a passé l'équivalent de l'examen de fin d'école normale ; alors les autres instituteurs l'ont bombardé directeur. Mais maman n'a étudié que

jusqu'en quatrième et j'ai appris plus tard que, si elle est venue nous enseigner, c'est qu'on manquait d'instituteurs quand l'école s'est ouverte. N'importe qui pouvait être instituteur ; il suffisait de savoir lire et écrire couramment. Comme Maître Sawang, tiens : c'était un bonze défroqué. Alors, est-ce que tu te rends compte à présent, Priya, est-ce que tu te rends compte que papa ramenait sa façon d'enseigner à la maison tandis que maman se servait de sa façon de nous élever à l'école ? Est-ce que tu te souviens de la fois où Maître Sawang nous a fait élever des poulets ? Il nous a fait trouver des poussins pour qu'on les lui présente et il a noté leurs couleurs et leur poids. Tu as bien vu combien le mien une fois devenu poulet était rachitique. J'ai eu beau faire tout mon possible pour le nourrir du meilleur riz, il était maigre comme un clou. Alors, quand il a fallu le présenter à l'instituteur de nouveau, je l'ai échangé contre le poulet de la même espèce le plus dodu que j'ai trouvé. Il était du même plumage, en plus : Maître Sawang n'y verrait que du feu. Mais je n'ai pas eu de chance : je ne sais pas où est passé Maître Sawang ce jour-là, mais c'est maman qui l'a remplacé. Elle nous a appelés pour qu'on vienne un par un peser nos poulets. Quand mon tour est venu, maman a regardé le poulet, a regardé l'aiguille de la balance puis elle m'a regardé. J'ai souri.

« C'est ton poulet ?

– Oui, » ai-je dit, un chat dans la gorge.

Maman m'a flanqué un coup de règle sur le bras.

« Tu peux la faire à ton maître, a-t-elle dit, mais pas à ta mère. »

Pas la peine que je te dise qu'elle m'a dit de me retourner et puis... Tu le sais, Priya – tu as toujours su tout ce qui m'arrivait. Je n'ai pas adressé la parole à maman jusqu'à ce qu'on rentre à la maison et, en plus, quand je me suis retrouvé seul à seule avec elle, je me suis mis à sangloter comme si j'allais bramer. C'est vrai, tu sais : chaque fois que maman me battait, que ce soit à la maison ou à l'école, je me sentais amer comme si personne au monde ne m'aimait. J'étais vraiment comme ça tout gosse, Priya. Et, encore une fois, il n'y avait que toi – toi seule qui me consolais, toi seule qui essuyais mes larmes et qui n'arrêtais pas de vouloir me convaincre que tout le monde m'aimait encore ou, sinon tout le monde, du moins toi.

Pourquoi est-ce que je ne me souviendrais pas de toi, Priya ?

...



Kanokphong Songsomphan (1966-2006)